

Vladimir Xazan, *Osobennyj evrejsko-russkij vozdux* [Cet air juif et russe si particulier], Moscou-Jérusalem, Gesarim, Mosty kul'tury, 2001, 431 p., bibliographie, index, ISBN 5-9327-065-X.

La question de l'existence d'une littérature juive et russe occupe les esprits depuis la publication du premier livre juif rédigé dans la langue de Puškin, en 1803 avec *Vopl' dščeri judejskoj* [La Lamentation de la fille de Judée] de Lejba Nevahovič, ou, plus raisonnablement, 1859 et l'édition de la nouvelle *Štrafnoj* [Le Répondant] de O. Rabinovič. Dans son dernier ouvrage, VI. Xazan délaisse volontairement les sentiers battus de la polémique historique et souligne, à l'aide de très nombreux exemples et citations, l'importance de la création littéraire dans la réalisation en Russie d'un « dialogue » (p. 8) entre Juifs et Russes.

La volonté de mettre en évidence « cet air juif et russe si particulier » poétiquement reconstitué dans les œuvres de Dovid Knut (p. 105-176), n'infère pas pour autant l'idéalisation nostalgique d'une cohabitation conflictuelle et passionnée, marquée par de grands élans d'attrance et de répulsion, de respect et de mépris. Ainsi, comme le rappelle l'Auteur dans le chapitre « To Massa rogatogo stada paslas' », ili podražanie Puškinu, p. 176-196 » [« C'était la masse d'un bétail à cornes qui paissait » ou en imitant Puškin], la faible qualité des œuvres de certains poètes juifs-russes qui trouvèrent leur « inspiration », en particulier chez Lermontov et Puškin, fut largement dénoncée par les milieux littéraires juifs²¹ et russes. Des antisémites notoires, tels V.V. Rozanov, A.S. Suvorin (p. 10) et des personnalités pourtant très sensibles à la question juive, comme

21. Ce jugement développé entre autres par VI. (Zeev) Žabotinskij, *Izbrannoe* [Morceaux choisis], 1978, p. 72, ou S. Dubnov (Kritikus.), « Literatura smutnyx nastroenij, » [La littérature des confusions], *Vozvod*, 1893, Fevral'-mart, p. 29-33, était, selon nous, dicté essentiellement par des raisons politiques. Par contre le critique (non juif) V. L'vov-Rogačevskij dans son étude *Russko-evrejskaja literatura* [La littérature russo-juive], Moscou, 1922, reprint Tel Aviv, Aticot, 1972, p. 46, s'en tient à un jugement strictement littéraire et limite son appréciation « négative » aux seuls écrivains juifs de langue russe de la période 1860-1880.

A.I. Kuprin²² ou E.N. Čirikov, manifestèrent violemment leur dédain pour les trop importantes prétentions de ceux qui ne devaient jamais oublier qu'ils restaient des « invités dans la grande littérature russe²³ ».

Le problème de la valeur littéraire des œuvres russo-juives ne peut pas être résumé au jugement très souvent négatif de la part des écrivains et critiques russes. Après tout le sort de nombreux rimailleurs juifs qui sont aujourd'hui tombés dans l'oubli, n'est pas différent de celui de la plupart des écrivains quelle que soit leur origine. L'A. s'efforce dans la mesure du possible de dédramatiser les relations entre les deux cultures, russe et juive. Il cite, par exemple, le récit de Ben-Ami, *Subbotnil sveči* [Les Bougies du shabbat], dans lequel l'importance symbolique accordée à la disposition des ouvrages juifs en dessous, ou au dessus, de livres russes sur des étagères, illustre avec beaucoup d'humour la « compétition » (*sostjazanie*) pour une prééminence factice (p. 352).

Les écrivains juifs furent souvent définis en fonction des grands maîtres de la création littéraire russe. Ainsi O. Rabinovič, puis D. Ajzman furent qualifiés respectivement de Grigorovič et de Čexov juifs²⁴. Tout en rappelant la dépendance de la littérature juive-russe à sa « grande sœur russe », l'Auteur met en lumière la nature féconde des liens entre deux ensembles équipotents, juifs et russes en Russie et dans l'émigration, au cours du premier tiers du XX^e siècle. La diversité des documents étudiés (poésie et prose, notes, correspondances, biographies) et des œuvres citées, des plus obscures aux plus célèbres, restitue toute la richesse des contacts croisés (p. 8) et des transferts culturels²⁵ (p. 11) qui ne sont jamais ni idéalisés, ni simplifiés.

Le martyrologue juif en Russie et les manifestations d'un antisémitisme virulent ne sont nullement occultés. Toutefois, comme le précise VI. Xazan, la cohabitation historique sur un territoire géographique et social commun ne peut pas être schématiquement réduite aux pogroms (p. 179). Délesté de toute forme de subjectivité émotive, l'A. peut aborder sereinement les manifestations protéiformes d'un dialogue russo-juif incarné par D. Knut et A. Skrjabina. Le poète

22. V. Levitina, *Russkij teatr i Evrei* [Le théâtre russe et les Juifs], Jérusalem, Alia, 1988, p. 171-196.

23. L'attitude de Blok fut plus ambiguë. Tout en critiquant la forme, ses remarques très désobligeantes sur la création théâtrale *Na puti v Sion* [Sur le chemin vers Sion], contrairement à ce que laisse entendre l'A. (p. 355), concernaient le contenu des pièces de Š. Aš et d'autres auteurs juifs, dont S. Juškevič.

24. S. Markish, « À propos de l'histoire et de la méthodologie de l'étude de la littérature juive d'expression russe », *Cahiers du monde russe et soviétique*, Ecole des Hautes Etudes en sciences sociales, vol. XXXVI (2), Paris, avril-juin 1985, p. 143.

25. Nous reprenons ici les termes utilisés par D. Bechtel pour qualifier les échanges entre Juifs d'Europe centrale et orientale qui favorisèrent la Renaissance culturelle juive au début du XX^e siècle. D. Bechtel, *La Renaissance culturelle juive. Europe centrale et orientale, 1897-1930*, Paris, Belin, 2001.

russe-juif et la fille du compositeur vécurent leur union comme la quête d'une fusion absolue.

L'œuvre et la vie de Knut ²⁶ furent l'expression la plus aboutie de l'« ambivalence culturelle russo-juive » (p. 178), qui fut brillamment exprimée dans le poème *Kišinevskie poxorony* [Funérailles à Kišinev]. L'étude de cette œuvre qui devint l'« emblème poétique de l'émigration » (p. 121) ainsi que l'ensemble du chapitre consacré à D. Knut, « Dovid Knut kak rusko-evrejskij poet » [Dovid Knut, un poète russe et juif] (p. 105-176), constituent une source essentielle sur la littérature russe en France dans les années 1930. De même, le rappel de la vie d'Ariadna Skrjabina (p. 239-262) qui poussa sa passion jusqu'à « devenir une youpine, » selon la formulation peu amène de Z. Gippius (p. 254), est l'occasion de rétablir la réalité sur son adhésion au sionisme et les circonstances de sa mort sous les balles de la milice à Toulouse en juillet 1944. D'autres portraits, celui du marin russe orthodoxe, G.A. Boklevskij, qui fut à l'origine de la fondation du port de Tel Aviv, de M.A. Osorgin (p. 291), de la traductrice et romancière A.F. Damanskaja (p. 300), et de nombreux autres « médiateurs » entre les deux cultures, à Harbin ²⁷, Jérusalem, Berlin, Paris, dessinent un espace humain complexe qui aurait acquis une forme d'harmonie dans l'errance.

L'image des « vases communicants » (p. 178) qui, selon l'A., illustre les rapports entre Juifs (russes) et Russes, trouva une concrétisation historique lors de ces deux événements majeurs de novembre 1917 que furent la Révolution bolchevique et la Déclaration Balfour. Par un étrange phénomène d'inversion, des émigrés russes s'identifièrent au peuple juif et empruntèrent le vocabulaire traditionnellement utilisé pour désigner la *Galut* [l'Exil]. L'analyse du poème de I. Bunin sur la nostalgie de la terre natale, *U pticy est' gnezdo, u zverja est nora* [L'Oiseau a un nid, la bête sauvage à un terrier] (p. 196-201) permet à VI. Xazan d'esquisser un réseau très dense de références entre l'écrivain russe, Leonid Andreev et Byron. Ainsi, tout au long de l'ouvrage, à l'occasion de l'évocation d'une image ou d'un « détail » se noue dans le temps et l'espace un dialogue en profondeur dont les limites auraient dû être fixées avec plus de fermeté.

La question n'est pas de définir dans l'absolu « qui est juif ? », même si elle se pose inévitablement quand il s'agit, par exemple, de Mandel'stam (p. 210-214), ni même d'apprécier l'amplitude du processus d'assimilation des Juifs russes. Plus simplement, il aurait fallu jauger la qualité des interlocuteurs qui,

26. Voir : Dovid Knut, *Sobranie sočinenij v dvux tomach* [Dovid Knut, Œuvres complètes en deux volumes], commentaires VI. Xazan, Jérusalem, 1997-1998 ; VI. Xazan, *Dovid Knut, Sud'ba i tvorčestvo* [Dovid Knut, Son destin et son œuvre], Lyon, Université Jean Moulin, Centre d'Études Slaves André Lirondelle, 2000 ; compte-rendu sur ce dernier livre par B. Czerny, *Revue des Etudes Slaves*, t. 73, fascicule 2-3, Paris, 2001, p. 550-552.

27. Voir, entre autres, « Harbin. Histoire, mémoire et différence », *Revue des Etudes Slaves*, t. 73, op. cit.

apparemment, étaient plus nombreux du côté juif que du côté russe. La participation à l'édification d'une culture croisée aurait du être déterminée selon les critères de l'« engagement » et de l'absence d'hostilité avouée, ce qui n'était pas le cas de V. Rozanov (cité neuf fois) ou de V. Šul'gin. La confusion sur les *shabes-goï*²⁸ de la part de l'auteur de l'opus antisémite, *Čto nam v nix ne nravitsja* [Ce qui ne nous plaît pas en eux], est de notre point de vue hors sujet. Elle ne peut pas être mise sur le même plan que l'idéalisation de la fraternité russo-juive par F. Sologub dans son poème publié en 1916 dans le recueil *Ščit* [Le Bouclier] (p. 76). L'erreur commise par Pil'njak dans le récit *Rasskaz o kljucax i gline* (p. 86-90) [Le Récit des clés et de la chaux] qui utilisa à tort le mot *Mitsraim* [Égypte] pour désigner l'exil, s'explique certainement par la lecture des œuvres des frères Tharaud. Il est cependant nécessaire de préciser que ces derniers avaient été conseillés dans la rédaction de leurs livres par le correspondant des *Izvestija* à Paris, Š. Rappoport²⁹.

Cette réserve ne déprécie nullement la qualité d'un ouvrage fondamental qui met en évidence des « citations cachées » (p. 49) dans les strates inférieures des œuvres littéraires russes et juives. Les études des « variations sur le thème de l'Ancien Testament » (p. 48-73) et du « texte palestinien » (p. 17-48) en tant que système autonome de représentations de la Terre Promise, s'avèrent à plus d'un titre passionnantes. En effet, en analysant la « mémoire de l'eau » ou les infimes traces laissés sur des « manuscrits palimpsestes » (p. 19), l'Auteur établit un nombre très important de connections entre des œuvres qui acquièrent ainsi une nouvelle dimension. Cette approche entomologiste débouche sur une explication originale de la disparition du « texte palestinien » sous le régime soviétique qui tiendrait autant à des raisons politiques et idéologiques qu'à l'épuisement du sujet lui-même (p. 38).

À un autre niveau, l'élaboration par des écrivains juifs-russes d'un Orient mythique et l'expression d'une double et douloureuse altérité par exemple chez E. Raič dans le poème contenant les vers : « Nam pomnit' suždeno i solnce Palestiny, / I noči belye nad svetloj Nevoj. » [Nous sommes condamnés à nous souvenir du soleil de la Palestine, / Et des nuits blanches au-dessus de la claire Neva] (p. 31), connotent très fortement les pérégrinations imaginaires vers une Asie sauvage et originelle dans les œuvres des écrivains juifs-allemands, Else Lasker-Schüller et Kafka. Dans la nouvelle de l'écrivain pragois, *Rapport à une académie* (1917), un singe se produit dans un music-hall dans un pitoyable numéro d'imitation des hommes. Son destin qui illustre la douleur tragique de l'assimilation, conjoint la représentation simiesque des Juifs chez Babel' dans le récit *Perexod čerez Zbruč* [Le Passage du Zbruč] (p. 223).

28. Chrétiens chargés des tâches ménagères à la place des Juifs le jour du shabbat.

29. Témoignage du journaliste et écrivain M. Rodinson à l'auteur de ces lignes.

La lecture du livre de V. I. Xazan appelle non seulement l'adoption d'une vision binoculaire qui restitue à la création littéraire russe-juive, russe et juive, son harmonie et sa cohérence. Elle incite également le lecteur et le chercheur à établir d'autres liens avec les cultures juives, russes et européennes. Par sa clarté et sa précision l'ouvrage de V. I. Xazan est une référence.

*Boris Czerny,
Université de Caen,
Département d'études slaves*